

frappe et qui broie, Thor, le dieu du marteau. Il semble que, durant toute cette guerre, les craintes éveillées par la résistance germanique dans les affaires modernistes n'aient jamais été effacées dans les conseils pontificaux.

Ce n'est là qu'une ombre. Autrement efficace et réelle est l'affection politique de la cour d'Autriche et de la Curie romaine. Dans les récentes années, plus que jamais, le vieil Empereur et le Pontife n'ont cessé d'échanger d'augustes témoignages de vénération réciproque et de paternelle sollicitude. Le Gouvernement de Vienne, qui n'est fidèle dans le monde qu'à ses traditions, a conjugué étroitement son action politique orientale à celle de l'Église. C'est ce qu'on appelait en Autriche, avant la guerre, la « politique eucharistique » de la cour de Vienne. La grande raison de la politique vaticane est là.

Les choses religieuses sont discrètement, mais intimement mêlées à toute la vie publique austro-hongroise. Chez aucun peuple de l'Europe, et non pas même chez les Espagnols, cette union n'est plus étroite. Une partie — une partie seulement — de la politique espagnole est dominée par le clergé : la vie publique austro-hongroise est pénétrée de la familiarité cléricale. Intrigues de cour, nombreuses et vivaces, nominations, grandes entreprises extérieures, l'action religieuse est partout, et il semble parfois qu'il y ait une congrégation dévouée à chacune des œuvres politiques, parfois avec des rivalités qui pénètrent parmi les ordres eux-mêmes. Dans la grande affaire qui remplit la vie de l'archiduc assassiné, la question dynastique de la suc-